La Plume

La plume est serve mais la parole est libre.

Premier journal gratuit de Dauphine. Mai 2012 / Numéro 1. Tiré à 1 000 exemplaires.
Ne peut être vendu.

Dauphine avance... Nous aussi !

International
Discover Christiania

Bons plans
iPhilo

Culture
L'anticonformisme à l'œuvre

Débats
La nouvelle prostitution

PSL
Questions réponses

Avec le soutien de ...

Crédit Mutuel

LA banque à qui parler

www.creditmutuel.fr

Journal La Plume de Dauphine
Mensuel n°01
58 rue de Clichy, 75009, Paris, France
Association loi 1901

Bureau
Directeur de publication : Frédéric Lucas
Trésorier : Alexandre Moine
Rédacteur en Chef : Hugo Matricon
Secrétaire : Jean Sesques
Rédaction
Pôle Culture : Céline Poizat
Pôle Sport : Jean Sesques
Pôle Bons Plans : Barnabé Monnot
Pôle Actualités : Jean Sesques
Pôle Décryptage économique et politique : Clément Fernandez
Pôle Débat de société : Hugo Matricon
Pôle International : Diane Husni
Pôle Expression libre : Alexandre Moine
Team Visuel
Pôle Communication : Céline Poizat
Mise en Page : Barnabé Monnot
Correction: Hugo Matricon, Johanna Chébar
L'équipe
Julien Laurian, Pierre Rojas, Anne-sophie Houdu, Juliette Broudin, Kenza Akallal, Barnabé Monnot, Johanna Chebar, Guillaume Delamarre, Marie-sophie Garcia, Marie-Astrid Fèvre, Clément Fernandez, Céline Poizat.
Impression
LesGrandesImpremeries.com
(www.lesgrandesimprimeries.com)
Collaborations
Mozaik, Dauphine Durable, Parisci, Marcel Bonnel, Lucie Scarsini, Jean-Baptiste Boué Diacquenod, Julien Moreno, Gabrielle Rogala, Guillaume Longo, Hugo Clémenceau
Pour la publicité : tresorier@laplumedauphine.fr
Pour la rédaction : redacteurchef@laplumedauphine.fr
La Plume est le journal des étudiants de l'Université-Paris Dauphine.
La Plume est un journal d'opinion et, à ce titre, n'est pas tenu de présenter des articles neutres et impartiaux. Le contenu de ce journal est indépendant de la direction de l'Université et des associations étudiantes. Les textes n'engagent que l'auteur et ne reflètent en aucun cas l'opinion de l'Université ou des autres collaborateurs du journal. Le matériel contenu dans La Plume peut être reproduit avec mention de la source.
Vous voulez réagir à un article?
Ecrivez-nous à secretaire@laplumedauphine.fr ou réagissez directement aux articles sur www.laplumedauphine.fr

Edito

Chères Lectrices, Chers Lecteurs,

Alors que vous tournez cette première page, vous découvrez quatre mois de labeur de vingt dauphinois prêts à tout pour vous faire rêver, vous faire voyager et vous faire redécouvrir la voix de la jeunesse. La Plume est très fière d'afficher son objectif : faire de ce mensuel une plateforme incontournable du monde culturel, philosophique et intellectuel de notre univers universitaire. Au fil de la lecture, nous invitons votre esprit à réfléchir sur l'ensemble des thématiques qui parcourent notre société sans hésiter à briser les mythes de la pensée unique qui tend à gouverner l'univers médiatique français. Nous avons également fait le choix de nous présenter à vous sous une forme papier pour une double raison : éveiller enfin nos esprits aux problématiques environnementales et partager avec vous notre amour du livre, de la lecture et de la culture écrite en général. La Plume, c'est d'abord une rencontre d'individus animés par une volonté de faire de Dauphine plus qu'une Université « de finance » : un espace de débat, de convivialité et de réflexion. Cette équipe, qu'il faut saluer pour son travail exemplaire, a été également préoccupée par vos problématiques, la problématique de tout étudiant. Pour cela, nous souhaitons construire avec vous une relation d'échange et de communication bénéfique à l'ensemble de la communauté passant par la volonté de VOUS faire écrire au sein même du journal. En effet, notre ambition est d'être l'intermédiaire de votre voix et de recueillir tant auprès des étudiants que des professeurs des opinions variées et enrichissantes.

A l'image des autres médias étudiants des grandes écoles et universités, nous défendrons notre indépendance. Cette liberté est le pré-requis à une rédaction percutante et aiguisée. La Plume s'engage, chers lecteurs, à mettre les pieds dans le plat. Dans un univers médiatique marqué par le « politiquement correct », c'est notre rôle de jeunesse éclairée et éduquée de prendre la parole et de dire ce que nous voulons pour notre avenir. C'est un devoir citoyen pour nous, étudiants d'exceptions, de casser l'image d'une jeunesse désœuvrée et désorientée. Nous savons ce que nous voulons. Et nous voulons le dire !

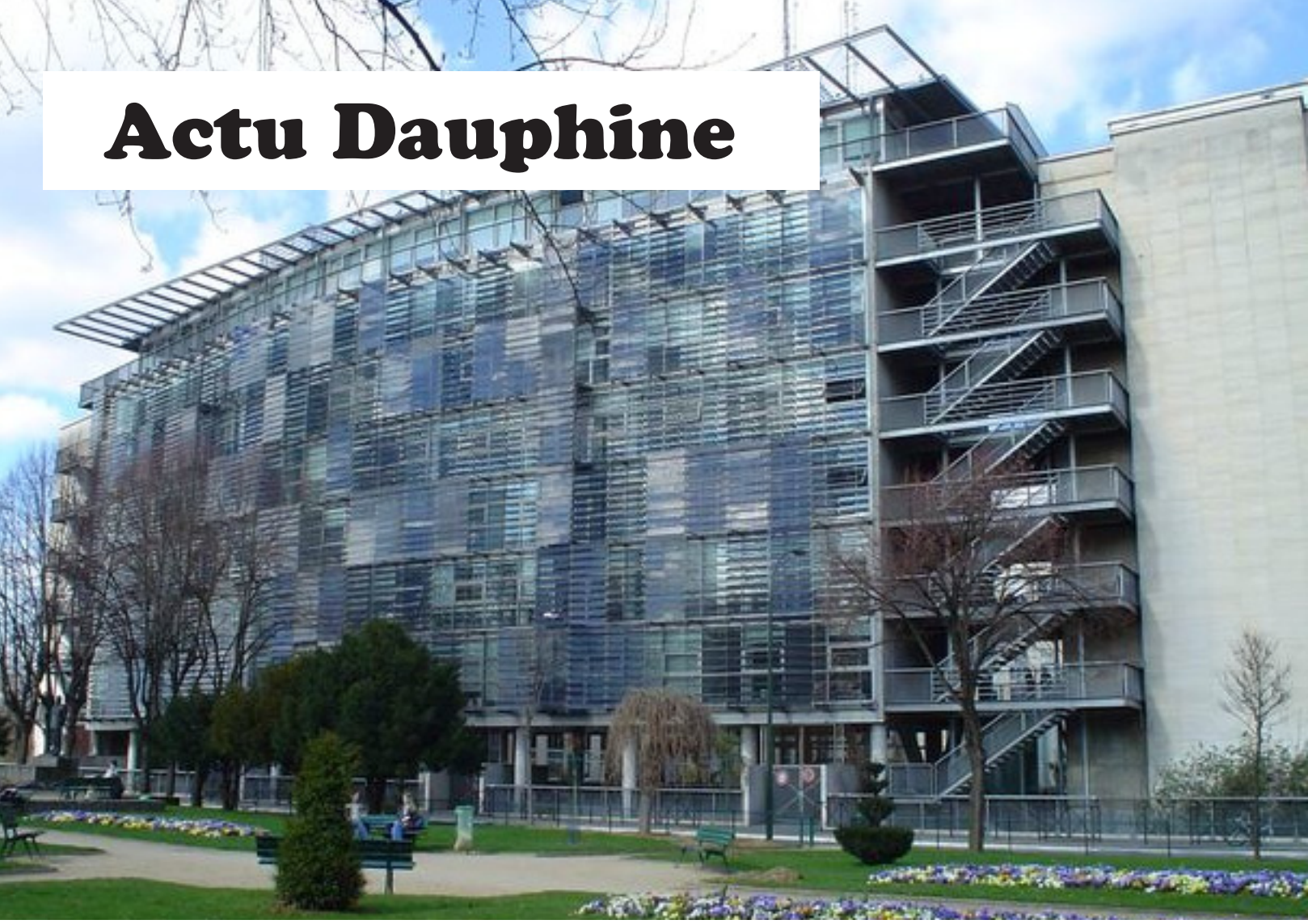
Dauphinois, Dauphinoises, Bienvenue dans La Plume.

Frédéric Lucas, Président de La Plume

Sommaire

Actu Dauphine
La Plume au cœur de l'action p 4-7
Décryptage économique et politique
Des paroles et des Plumes p 8-11
International
L'envol de La Plume p 12-15
Bons Plans : Arrêtez de vous faire Plumer p 16-17
Culture
La Plume au Q p 18-21
Sport
A fond la Plume p 22-23
Expression Libre : Elle court, elle court p 24-26
Débat de société
Parlons vrai, parlons Plume p 27-30

Actu Dauphine



PSL : Questions et réponses

Renaud Dorandeu, vous êtes le Directeur du Département LSO, ancien Directeur de l'I.E.P. de Strasbourg, et ancien Directeur des études de l'E.N.A. Peut-on parler d'une vision « Sciences-Po » à Dauphine ?

J'aimerais bien, mais je suis venu dans un établissement depuis 4 ans, qui a une identité, un enseignement. C'est vrai que ma matrice c'est les Instituts d'Études Politiques. Je suis même un ancien étudiant diplômé d'un IEP. Alors oui il y a beaucoup de choses positives à prendre dans le modèle des IEP, et on en retrouve dans le DEGEAD, notamment à travers le cours de Grands Enjeux Contemporains (GEC).

A ce propos la page Wikipedia (qui reste une page Wikipedia) indiquait un éventuel double diplôme au niveau des 3 premières années entre Sciences Po et Dauphine. Info ou intox ?

Alors là vous m'apprenez un truc (rires). Ce qui est sûr c'est que le président de l'université a rencontré les directeurs d'IEP pour voir si on ne pourrait pas faire des choses ensemble oui. On a des points communs avec ces IEP, mais c'est encore à l'état exploratoire.

Au sujet de PSL, son but est de rassembler une multitude d'établissements pour être plus visible à l'international, est-ce qu'à terme tout sera réellement fusionné ?

Si elles vont durer, on ne va pas quitter à

PSL, c'est quoi ?

PSL (Paris Sciences Lettres – Quartier Latin) est un programme d'investissement d'avenir universitaire retenu par un jury international et le gouvernement français dans le cadre du grand emprunt et de la réforme des universités. Regroupant 13 institutions parisiennes, il s'agit d'un projet structurant interdisciplinaire: s'y mêlera sciences dures et du vivant, environnement ou encore études de rationalité. Déposé en Mars 2011, le dossier a été retenu à l'été 2011. Le but ? « Faire émerger une université collégiale de recherche parmi les 20 premières universités mondiales »
Joli Programme.

PSL, c'est qui ?

Chimie ParisTech, Collège de France, Conservatoire national supérieur d'art dramatique, Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris, École nationale supérieure des Arts Décoratifs, École nationale supérieure des beaux-arts, École normale supérieure, ESPCI ParisTech, Fondation Pierre-Gilles de Gennes pour la recherche, Institut Curie, Institut Louis-Bachelier, Observatoire de Paris, Université Paris-Dauphine

moyen-terme les appellations spécifiques ; chacun est particulier. En revanche ce que l'on a considéré, c'est qu'il fallait faire un effort d'imagination, à savoir, en premier lieu rapprocher les grandes écoles et les universités. Ensuite, il y a une autre chose qui est de ne pas tomber dans le gigantisme. Nous avons considéré avec le président Batsch, qu'il fallait rester à une taille raisonnable de 15000 étudiants avec tout PSL. Alors voilà, tous les membres de PSL partagent une vision commune de l'enseignement et de la pluridisciplinarité et sont tombés d'accord sur toute une série de points, dont le fait que chacun garde sa marque.

Des parcours communs à PSL et précisément au niveau de changements réels au niveau du département LSO sont-ils à attendre ?

Dès la rentrée universitaire prochaine non. En revanche à une échelle un peu plus longue, on réfléchit à une licence spécifique Normale Sup-Dauphine, entre autres. Sur l'idée que les élèves ne voulant s'orienter vers une prépa classique profitent à la fois des deux institutions. Un exemple serait une licence Economie-Sciences Sociales, pour bâtir une formation pluridisciplinaire universitaire. Mais d'autres cycles/enseignements sont aussi amené à se développer: une réflexion a été entamée avec les enseignants d'anglais sur comment faire évoluer la matière en s'inspirant de ce qui se fait ailleurs dans PSL.

Donc concrètement rien ne changera pour l'année prochaine au niveau LSO ?

Sur la 3ème année rien l'an prochain, rien. En revanche pour l'année suivante, il y aura des modifications. Ainsi, **au niveau de PSL, politiquement le projet est mur, pédagogiquement, il est en gestation.**

Et quant à la semestrialisation ?

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est d'abord que le DEGEAD est un diplôme d'établissement propre à Dauphine. En revanche, si on veut délivrer un diplôme national, il faut que les L3 soient des diplômes nationaux. Or l'an dernier est paru un arrêté licence qui précise l'organisation d'un calendrier incluant la semestrialisation. Alors on est des bons soldats, on fait ce qu'on nous dit. (sourires) Le système LSO évolue donc et se plie à d'autres nouvelles prérogatives : le C2i, diplôme de compétence informatique en DEGEAD, ou encore doter chaque licence d'un Conseil de Perfectionnement, avec des personnalités extérieures pour les faire évoluer. Mais surtout cette semestrialisation laisserait une plage assez large pour les stages du coup.

Renaud Dorandeu, vous coordonnez aussi le Programme Égalité des Chances, pronez-vous une certaine nouvelle vision de l'égalité des chances ?

Ce qu'on a voulu faire, c'est un modèle original. On a en gros 2 versions. La version « Sciences-Po », avec les CEP ou l'on invente un dispositif dérogatoire. Et puis il y a le modèle ESSEC, qui consiste à faire entrer chez les jeunes très tôt, l'idée que : « une grande école, pourquoi pas moi ? ». Et puis nous on s'est dit qu'est-ce qu'on peut faire d'original !? (sourires). On a d'abord tous considéré, et le président Laurent Batsch était tout à fait d'accord avec ça, qu'il y ait une sélection assez égalitaire avec des étudiants pris sur leurs notes. Système égalitaire donc, à l'inverse de « Sciences-Po », ou l'on y rentre assez souvent avec une prépa style IPESUP. On a donc pas essayé de baisser la barre mais d'élever le niveau. On a alors mis en place un dispositif de Cours de Renforcement en partenariat avec 25 lycées. Dauphine finance des heures de cours dans ces établissements, et on consacre plus de temps à l'examen des dossiers des candidats ayant suivi cette préparation, environ 10 élèves sont acceptés par filière en moyenne sur 250 en tout.

Vous êtes également l'un des responsables du Master Affaires Publiques. Il y a eu 2 admis à l'ENA cette année, encourageant pour Dauphine à long-terme ?

Oui, en effet. On a les moyens de faire réussir des étudiants les concours de catégorie A+ : ENA, INET, Banque de France. Je ne garantis pas

PSL, c'est combien ?

2 500 chercheurs dont 1800 doctorants
14 000 étudiants
107 Laboratoires de recherche
750 Millions d'Euros reçus d'ici 2016
10 Millions d'Euros déjà reçus

Objectifs d'ici 10 ans ?

Création Offre Originale de 1er cycle
Programme pré-doctoral et doctoral commun
80 à 100 brevets publiés
10 start-up créées
15 Millions d'Euros de Contrat de recherche passés avec les PME

une réussite de 2 élèves par an, mais c'était la première fois, et c'est très encourageant !

Monsieur Dorandeu, pour en venir aux critiques, on parle souvent du cycle DEGEAD ou DUMIEE. Une éventuelle refonte avec des cours à la carte est-elle possible ?

Deux grandes critiques par rapport à ça qui me sont parvenues de la part des étudiants. D'abord, la place des maths. J'ai l'impression que ça fait partie de l'ADN de Dauphine et cela n'a donc à court-terme pas vocation à évoluer. C'est d'ailleurs la limite de ressemblance avec un IEP. Ensuite, l'autre enjeu, c'est la diversité des matières, notamment en DEGEAD. On considère que les premières années sont de construction fondamentale : et elles doivent être générales en abordant, le même jour s'il le faut la comptabilité, la macroéconomie, le droit public. Le modèle de Dauphine, je le rappelle est entre la prépa et l'université. Après il y a d'autres critiques : modifier les enseignements de langue ou encore les critiques autour de Maple/Foxpro que j'entends bien.

Petite question pour finir : quel élève Dauphinois auriez vous été ?

Déjà j'aurais fait la LISS ! (rires) Et surtout ce que j'aurais fait, c'est partir à l'étranger, se former entre Dauphine et un établissement étranger. Et si j'ai un message à faire passer aux étudiants c'est ça : profitez de ça, faites des allers-retours avec l'étranger. Il ne faut surtout pas écouter les messages alarmistes : « si vous partez vous n'aurez pas tel master ». Il faut saisir sa chance et partir.

Quelle concurrence ?

UNISTRA (Strasbourg)
Idex (Bordeaux)
USPC (Sorbonne Paris-Cité) dont Sciences Po, Paris 5 Descartes
A*MIDEX (Aix-Marseille)
UNITI (Toulouse)
IPS (Paris-Saclay) dont HEC, Polytechnique, CEA
SUPER (Sorbonne Université) dont Assas, UMPC, IUT Compiègne

Un monde en Mozaïk

Tous les mois, La Plume vous fait découvrir une association méconnue de Dauphine. Nous commençons notre série avec l'association Mozaïk.

Un des reproches majeurs adressé à nos sociétés contemporaines concerne leur tendance à développer une dynamique d'uniformisation des mœurs en leur sein et à éradiquer toute forme de rencontre avec la différence. La rencontre avec l'autre, être ou culture, effraie, car dans cet échange persiste un heurt, un blocage à dépasser. Néanmoins, ce dépassement ouvre des perspectives criantes de nouveauté ; se familiariser avec d'autres cultures, d'autres personnes,

signifie avoir toujours à sa disposition autant de moyens de s'inscrire dans le monde et d'élargir sa sphère de pensée et d'action.

Rencontrer l'autre, c'est aussi se renforcer dans sa propre identité, se définir par rapport à autrui et donc prendre confiance en soi face à une diversité souvent déstabilisante. C'est en se soumettant à l'épreuve du regard des autres que s'affirme notre propre identité. Enrichir sa perception de la réalité permet de conférer un certain relief au monde tel que nous avons l'impression de le connaître et de dépasser la platitude de sa définition initiale.

La défense de la diversité culturelle est une lutte contre la certitude et le confort intellectuel. Elle nous donne une large palette d'axes de lecture du monde et de la vie. Elle nous immunise contre la menace du repli communautaire qui gronde aujourd'hui. Le multiculturalisme favorise une meilleure compréhension et une préservation de la richesse des cultures. Il permet aussi la coexistence des hommes, des idées, des représentations. La raison d'être de Mozaïk est donc la lutte contre l'hémorragie provoquée par la simplification à l'extrême des idéologies.

L'association Mozaïk a vu le jour en 2006, prenant le relais de l'association Contact Dauphine Afrique Caraïbes (CDAC). L'association est ainsi née d'une volonté d'élargir le spectre de l'activité de CDAC et de combler une lacune qui existait au sein du paysage associatif de Dauphine. Mozaïk s'est donc donné pour objectif de rassembler tous les étudiants désireux de partager, découvrir et diffuser différentes cultures à Dauphine. Mozaïk a également pour ambition de devenir un espace d'accueil pour les étudiants ayant suivi une partie de leurs études a l'étranger. Avec une philosophie fondée sur le partage, Mozaïk a multiplié les événements contribuant à renforcer la dimension internationale de Paris Dauphine.

L'équipe Mozaïk-Dauphine

Brèves

Christopher Dubois, Dauphinois, Champion Universitaire de Tae-Kwon-Do. Bravo à lui.

Enquête 2012 Apec sur l'insertion professionnelle : Emploi des étudiants diplômés en 2009 résiste à la crise : 97,7% ont eu accès à un premier emploi, 92% satisfaits de l'intérêt de leurs missions. 86% ont confiance en leur diplôme, 34% travaillent dans la gestion/finance.

Envie d'international ? Préparation au Toefl-Ibt, 2 sessions proposées par Dauphine en Septembre. Plus d'infos sur www.toefl-toeic.dauphine.fr

La Chaire de la Fondation du Risque, Dauphine-ENSAE-Groupama, coorganise à Dauphine le « **10th International Workshop on pension, Insurance and Saving** » le 7 et 8 mai 2012 à Dauphine avec pour thème : « les particuliers face au risque ».

Info Travaux : ceux-ci ne sont pas finis, et après le Hall, c'est l'historique Amphithéatre Raymond Aron, ancienne antre de l'OTAN qui sera complètement renové (trois écrans géants pour diffusion en Haute Définition, un système de vote électronique, une acoustique améliorée, une table centrale modulable, une capacité d'accueil augmentée et une meilleure accessibilité pour les personnes handicapées) grâce aux donations d'anciens Dauphinois. Livraison prévue en Janvier 2013.

La Chaire **Performance des Organisations**, fraîchement lancée et dirigée par Sylvie Rolland et Nicolas Berland, organisera à Dauphine le 25 Juin un premier Workshop international avec des personnalités du milieu universitaire américain (UCLA, Harvard, ASU).

Encore une réussite culturelle cette année en DEGEAD2 avec le cours de **Grands Enjeux Contemporains** où environ 20 Dauphinois se font pour un soir guides de musées comme celui de Cluny.

Fin du **Cycle de Conférences pour la chaire Géopolitique** avec : le Mardi 15 mai 2012 (par Sophie Lemaire): « Le droit des investissements étrangers face à la crise » et le Mardi 5 juin 2012 (par Christian Schmidt) : « Des dettes souveraines au risque-pays : Nouveaux problèmes, nouvelles approches ». En A709 dès 18h.

L'indépendance du banquier central n'a pas de prix... mais elle a un coût

Les partisans du néo-libéralisme doivent exulter : ils ont réussi à faire accepter la dichotomie au sein de la zone euro : la sphère monétaire est imperméable à la sphère des activités réelles, dans laquelle sont produites les marchandises, sont versés les salaires et est investi le capital. La Banque Centrale Européenne (BCE), malgré ses interventions sur les marchés, n'arrive pas à relancer l'activité économique. Il convient de relever un problème central, collectif et d'ordre moral : la monnaie est un bien commun mal géré dans la zone euro. La faute à qui ? Aux banques commerciales qui, malgré les injections de liquidité de la BCE, ne prêtent pas ! **Ce paradoxe, relevant d'une incompatibilité entre la vision macroéconomique de la banque centrale et la vision microéconomique des banques de second rang, souligne les limites institutionnelles de la construction monétaire européenne.**

Dans les textes, la BCE, autorité indépendante des états européens, n'a qu'un seul et unique objectif : stabiliser la valeur de la monnaie. La BCE ne peut dont pas financer directement la dette des états européens en achetant des titres de la dette publique. Le seul moyen pour la BCE de mener une politique monétaire « active » est d'injecter des liquidités aux banques européennes : l'effet pervers est que ces prêts octroyés aux banques commerciales à des taux minimes ne remplissent pas leur objectif initial.

De par leur attitude, les banques accentuent le risque de liquidité, c'est-à-dire, empêchent la circulation des liquidités entre les établissements bancaires

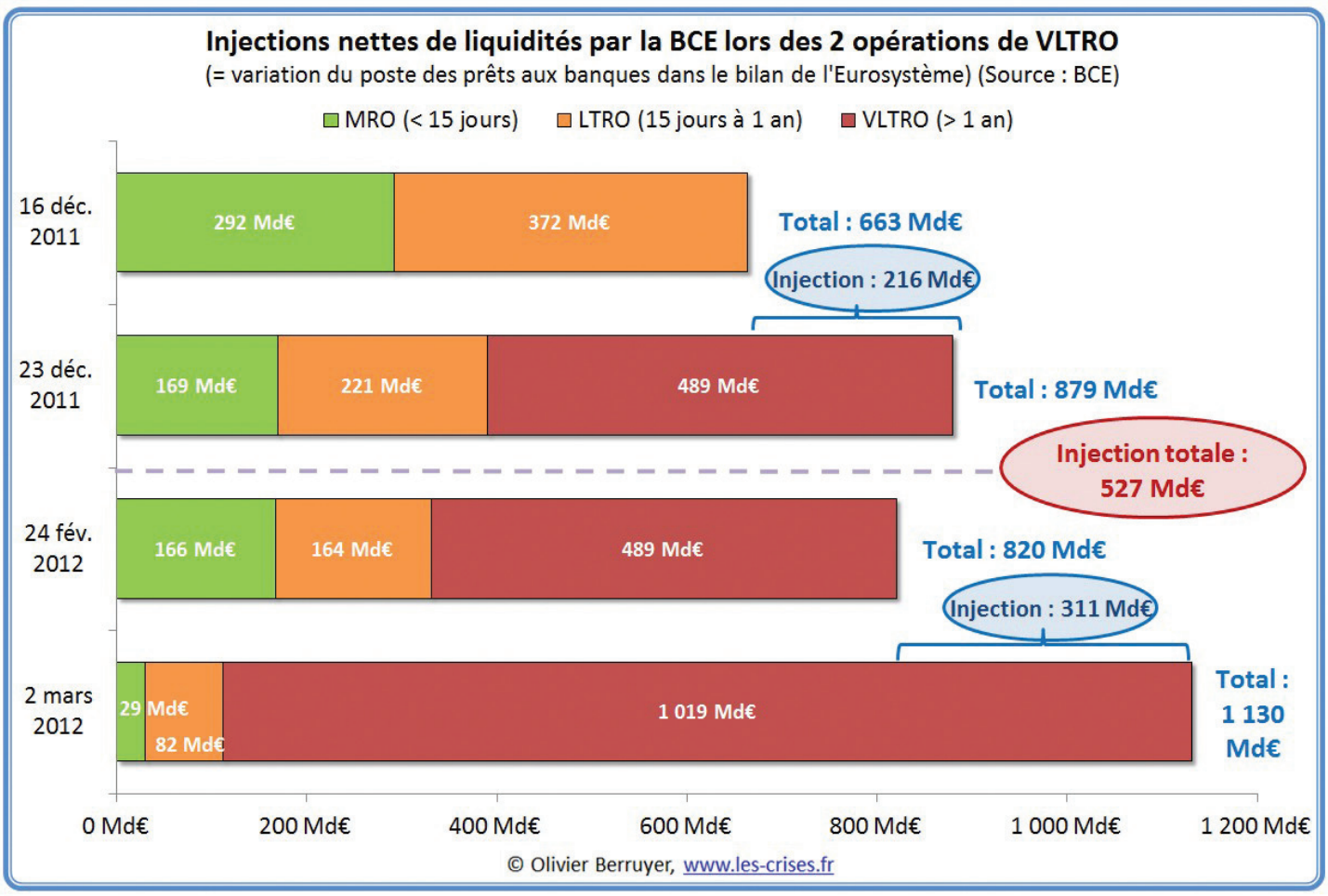
Dans ce contexte de crise, il se développe une certaine frilosité de la part des acteurs du secteur bancaire à prêter des fonds à ceux qui font l'économie : les entrepreneurs. A cela s'ajoute les risques de non remboursement des emprunts antérieurs. Les banques, et cela est légitime du point de vue individuel, sont peu disposées à prêter à la fois aux agents économiques, et aux autre banques via le marché interbancaire (ndlr : mar-

ché dans lequel interviennent les professionnels du secteur bancaire et la banque centrale, où sont satisfaits les besoins de liquidités des banques et où la monnaie bancaire circule). De par leur attitude, les banques accentuent le risque de liquidité, c'est-à-dire, empêchent la circulation des liquidités entre les établissements bancaires : les banques veulent renforcer leur bilan et donc éviter le plus possible les effets du multiplicateur du crédit.

Si les liquidités ne circulent plus, il n'y a plus de financement de l'économie et cela accentue la crise. Voilà pourquoi la BCE a endossé le rôle du prêteur en dernier ressort en injectant des liquidités sur le marché interbancaire européen via des prêts à taux excessivement bas aux banques de 2nd rang : 489 milliards d'euros furent « injectés » en décembre 2011 auprès de 523 banques européennes, et 529 milliards d'euros en février 2012 à 800 banques. Ces prêts de la BCE ont été octroyés à un taux de 1 % : peanuts ! En théorie, cette intervention aurait du avoir pour conséquence de redynamiser l'économie par le financement croissant des activités économiques et la baisse des taux d'intérêts sur les fonds prêtables.

Or, il n'en est rien…**Mais où sont passés ces mille milliards d'euros ??**

L'intervention de la BCE n'a pas porté ses fruits puisque les banques commerciales ne jouent pas le jeu en gelant le crédit ; pire, elles prêtent aux



états européens en générant des gains injustifiés.

D'une part, les banques ayant emprunté à la BCE à 1% replacent ces sommes au sein même de la BCE à un taux de rémunération de 0.25%. Leur objectif est de renforcer leur passif et ne pas prêter par peur que les agents économiques ne soient pas solvables.

D'autre part, et c'est le comble du système monétaire européen et la conséquence de l'indépendance de la BCE, les banques prêtent aux états européens à 3% ou 4%. Ce différentiel de taux d'intérêts est supporté par les citoyens européens via le paiement futur de l'impôt ; les banques, en empruntant à la BCE à 1% et en prêtant ces mêmes fonds à 4%, réalisent une plus value sur le dos des contribuables.

Nous sommes donc doublement impactés : **les liquidités ne sont pas prêtées sur le marché du crédit et de surcroit, les états se financent à des taux inadmissibles par rapport aux banques commerciales.**

L'indépendance de la BCE est nécessaire pour éviter les dérapages quant à la monétisa-

tion de la dette, l'histoire des faits l'a montré. La BCE doit incarner cet intérêt général en gérant l'euro comme un bien commun partagé par dix-sept pays européens; elle-seule peut émettre sans limite la monnaie légale sans contrainte de réserves et d'émissions. Mais en cette période de crise, où les fondamentaux du système sont remis en cause, il apparait urgent de trouver une solution car nous n'avons pas à payer les dommages collatéraux de l'attitude soit disant rationnelle des banques. Elles ne font pas leur travail et font subir le risque de liquidité sur le financement des états en prêtant à des taux excessifs. La proposition de Michel Rocard est convaincante car pragmatique : sans remettre en cause le statut d'indépendance de la BCE, elle pourrait prêter à des organismes publics comme la Banque Européenne d'Investissement (BEI), qui à son tour prêterait aux états. L'objectif est d'éviter ce différentiel de taux d'intérêts que les citoyens devront assumer financièrement. Ce serait l'unique solution possible si l'on veut maintenir le statut de la BCE inchangé et mettre fin à ce « monopole » doré des banques privées.

Pierre Rojas
M2 Economie

La démocratie est une dictature du consensus

Charles Péguy au début du XXe siècle écrivait: «Il y a dans la Déclaration des droits de l'homme de quoi faire la guerre à tout le monde pendant la durée de tout le monde» ! , nous rappelle Tzvetan Todorov p.68 de Les ennemis de la démocratie. Il ajoute très justement que « les massacres commis au nom de la démocratie ne sont pas plus doux à vivre que ceux causés par la fidélité à Dieu ou à Allah, au Guide ou au Parti ». p.96. À partir de là nous pouvons légitimement questionner ce vaste concept de démocratie. Il semble que non seulement la démocratie soit son premier ennemi à l'échelle mondiale, mais encore qu'elle mette en danger notre propre esprit critique voir ce qui fonde notre humanité : la libre pensée et le vouloir vivre ensemble (à défaut de véritablement savoir le faire). L'idéal de vivre ensemble à l'origine du concept de nation française et de notre démocratie repose aujourd'hui sur la nécessité du consensus ou pire, sur le débat organisé, orienté et infécond.

Reprenons. La démocratie a une signification issue de l'étymologie grecque « pouvoir du peuple » et correspond à l'expérience politique des cités grecques. La signification moderne de la notion se confond avec l'évolution historique de nos régimes occidentaux. Aujourd'hui ce régime est caractérisé par son caractère constitutionnel, par la séparation des pouvoirs et par son caractère représentatif. Plus loin encore la démocratie renvoie à une état d'esprit, sinon à une idéologie politique : l'égalité permet la liberté au plus grand nombre. Elle défendrait la justice pour tous et la liberté comme bien le plus précieux… double souci historiquement antérieur à la démocratie moderne. Pour autant ce souci fondamental est aujourd'hui confronté à sa propre démesure. Avatar de la vieille hybris des Grecs, la démocratie joue aujourd'hui au jeu dangereux de partir en croisades civilisatrices aussi destructrices de nos propres valeurs que de celles initialement combattues. L'ivresse de la juste cause se réveille souvent dans le mal de Guantanamo ou

L'idéal de vivre ensemble à l'origine du concept de nation française et de notre démocratie repose aujourd'hui sur la nécessité du consensus ou pire, sur le débat organisé, orienté et infécond.

des affaires de financements douteux par les dictatures africaines. Ajoutons à cela un sentiment de permanente supériorité, justifié par le devoir de liberté de chacun.

Ce que Tzvetan Todorov développe dans son ouvrage à échelle mondiale peut servir de base à un questionnement pourrait on dire, plus « local ». En effet si la démocratie se met elle même en danger à l'échelle mondiale de part son arrogance, elle ne se met pas moins en danger là où elle existe déjà de part son délire du consensus. Toqueville n'appelait il pas lui même la démocra-

tie : « la tyrannie de la majorité », tome 1, seconde partie, chapitre 7 ? La démocratie semble donner une voix à chacun et un pouvoir d'expression. Mais qu'en est il véritablement quand la majorité ne cherche plus à questionner politiquement les enjeux de l'existence, préférant mettre sa voix au service d'un consensus aseptisé protégeant le confort de son quotidien ? Tandis que la démocratie implique l'effort de chaque citoyen pour juger (comprendre par la raison et décider en connaissance de cause) , la surenchère de séduction produite par le marché médiatique notamment, désamorce le pouvoir critique de la raison et par là contribue subtilement à désavouer l'attitude démocratique comme effort continu du citoyen. Allons donc voir du côté des discours politiques de la campagne présidentielle de 2012. Ne pourrions nous pas affirmer sans une trop grande difficulté que les deux mots clés de l'année politique son « consensus » et « rassemblement » ? Pour autant, qui a dit que le vivre ensemble créateur d'un collectif intelligent supposait, même imposait, un consensus plat et insipide à l'image des débats « politiques » au cœur de la campagne actuelle.

Mais avant toute chose, ce qui met en danger la démocratie aujourd'hui c'est la mise de côté de l'apprentissage du pourquoi apprendre et questionner

La démocratie occidentale s'effrite derrière de faux débats. Déjà le philosophe Phillippe Muray nous invitait à revoir le « débat » à l'aune de son inutilité tant il était orchestré d'avance par une société du spectacle et de l'euphorie permanente. À côté de cet apparent discours citoyen un grand nombre de questions ne sont plus posées, un grand nombre de sujets non éludés, une « spirale du silence » diraient les sociologues Noéli et Noumann est en train de gangréner la démocratie ; sourde et aveugle à son propre enlisement, à son refus de se repenser. La société consensuelle à laquelle on aboutit va à l'encontre de la « politique délibérative » de Habermas, héritier de l'école de Francfort, dans L'espace public, Droit et démocratie, entre faits et normes. Pour ce dernier le consensus est suspect au sens où il annihile l'usage de la parole individuelle. La véritable liberté de questionner est oubliée et chacun prend à cœur son devoir moral de rentrer dans le consensus : « voter utile », « vivre citoyen », « consommer français » etc. La marginalité n'est désormais plus perçue comme une alternative incitant à la constante remise en question de nos certitudes, elle est plutôt la mise en danger de notre quotidien tranquille. D'ailleurs les images ont rarement été d'une telle violence que ces dernières années. Mais cette « sur-violence » iconographique est virtualisée dans la médiatisation et déconnectée de notre réalité, de notre réalité « démocratique » quant à elle si aseptisée.

Plus personne aujourd'hui ne sait questionner la mort, la faille, le sexe ou l'erreur comme pouvait le faire les Grecs en permanence au quotidien, que se soit dans l'aréopage ou dans l'amphithéâtre. Aujourd'hui la démocratie n'est plus qu'une « dictature du consensus ». Qu'est ce que le consensus ? Voix du plus fort, la voix du plus habile, le dépit contemporain général plus fort que la conviction, la peur et l'incapacité au changement ? Certainement tout cela à la fois. Ce qui pèse sur la démocratie ? Le poids des démagogies historiques et de la fausse culpabilité ; la rupture entre les élites dirigeantes, les élites intellectuelles, les classes moyennes et les classes populaires ; même, l'agrégation d'être humains dans des classifications normatives aujourd'hui stériles. Mais avant toute chose, ce qui met en danger la démocratie aujourd'hui c'est la mise de côté de l'apprentissage du pourquoi apprendre et questionner, du comment apprendre et questionner, que tant d'écrivains et d'artistes se tuent (et bien souvent au sens propre) à vouloir faire passer dans la société. La démocratie se meurt car le « pouvoir du peuple » n'est plus mû par la volonté « d'être au monde » mais par le caprice d'avoir comme tout le monde.

Céline Poizat
L3 LISS

International

Paris vaut bien une messe

If the anomalous dizziness and confusion, suffered by Stendhal, which subsequently led to the famous syndrome that bears his name, happened in front of the church of Santa Croce in Florence rather than in Paris, city of his death, it is probably due to the decline of his life 10 years before the Haussmann reconstruction. If he had lived any longer, he would certainly have had to rectify, overwhelmed by the majesty of the city of light.

The decision to come to Paris for an Erasmus student, is not, however, an easy one. It isn't the nearest town, nor the funniest, certainly not the cheapest. It is a city that even at times may be hostile. So every student who comes does it for a different reason, but always a powerful one. The cultural capital of Europe, once not only cultural, equally attracts young artistic, financial and cosmopolitan people. In all cases we have been inflamed by the illusion of a new life away from home. A leap in the dark where hundreds of writers, painters, singers (in the case of Spaniards even our families) journeyed before. Ours is therefore a headlong rush. Paris has the power to make you feel at the center of everything, the place where things happen. It's a strange feeling to feel part of history. It doesn't contribute too much to the sense of normalcy when you sit for a coffee where Picasso or Sartre sat before. In 1968, for the people of our age, under the paving stones was the beach,

Every student who comes [to Paris] does it for a different reason, but always a powerful one.

today, over the pavers of Paris runs a lively range of endless possibilities.

Students in Dauphine, just landed, we face the toughest test: finding the right door. At first, the university is a sea of unintelligible doors, all similar. After this initial chaos, comes the problem of squaring the schedules and finding the classrooms. When you finally sit in a class, it seems that you have done the hard part, but nothing further from reality. Dauphine is a demanding university, where you are expected to be highly motivated, regardless of your origin. So if you are not fluent in French, it is hard. In addition, the days are long. As center of excellence, competitiveness is a constant in the atmosphere; fortunately, this atmosphere is relaxed every Thursday in the Erasmus bars, where sometimes more than five nationalities gather around a beer.

After seven months in Paris, the feeling that remains is to live in a museum. It is a gorgeous city that overwhelms tourists and locals alike. Of course it has drawbacks such as not being able to go out to dinner for less than 15 euros or having to take the subway to visit friends, but these inconvenients are the toll to be paid for all the city offers in return. Not surprisingly, there were even kings who changed their religion for her! When we got to Paris, we all opened a blank workbook that throughout this year has been filled out with experiences. For the rest of our lives we will keep a thousand and one stories happened on the banks of the Seine that make us fear, those of us who have been lucky as Hemingway alluded to, of being young and living in Paris, the day that we go back home. Fortunately, we, as Bogart, will always have Paris.

Beltrán Atienza
3rd year Spanish student in Economics

Balade hongkongaise

Nous avons quitté la ville l'espace d'un instant pour nous éclipser sur l'une des plus spectaculaires randonnées que propose la ville de Hong Kong. Le «Dragon's Back» est un bras de terre qui s'avance entre deux baies, petit village de pêcheurs d'un côté, pied-à-terre luxueux de l'autre : un contraste parmi tant d'autres qui peuplent cette mégapole. Sous le soleil de plomb nous dégoulinons; l'humidité est au rendez-vous et la douche n'est déjà plus qu'un lointain souvenir.

Croisant une route nous attendons patiemment le minibus qui nous emmènera vers la ville. Quand il arrive dans un déluge de crissements c'est un débarquement à l'envers, nous rentrons précipitamment dans le petit habitacle et pas le temps de valider nos tickets et de trouver une place il est déjà parti, pied au plancher. Les pointes à 75 km/h sur les routes serpentueuses des montagnes hongkongaises ne nous rassurent pas. Il faut aussi savoir que ces minibus n'ont pas nécessairement de trajet exact prédéfini. Prudents, nous guettons les environs pour trouver le signal qui nous indiquera que nous devons descendre, moment glorieux où nous hurlerons «STOP !»

STOP ! Réexpédiés sur le bitume aussi hâtivement que nous l'avions quitté, nos estomacs tan-

tôt malmenés tirent bientôt la sonnette d'alarme devant tant de nourriture exposée à nos yeux. Puisque manger est un acte qui se fait à toute heure de la journée, de quelque façon que ce soit, il est difficile de résister à la tentation de se poser dans une des nombreuses cantines de la ville. Les variations sur le riz y sont évidemment nombreuses : riz frit, riz gluant, riz complet, riz en dessert avec de la mangue et du lait de coco (miam!) Les nouilles ne sont pas en reste avec leurs savants mélanges de viandes, de sauce, de saveurs. La nuit tombe déjà : il est l'heure pour nous de nous remettre en route.

Nous sautons dans un tramway, moyen de transport si typique pour sa lenteur et ses points de vue incomparables. Il parcourt son petit circuit à un rythme très syncopé et nous vibrons à chaque virage, assis à l'étage, la tête passée par la fenêtre, les yeux fixant les hauteurs des gratte-ciels du quartier de Central, délire architectural démesuré, rayonnant le jour, baigné de néons la nuit.

Le flot des passants est incessant. D'une rue à l'autre le paysage se métamorphose, toujours multicolore sous l'effet des enseignes; tantôt hypermoderne, tantôt authentique, jamais neutre. Ce dynamisme est absolument unique, sur un trottoir ce sont les cols blancs qui tracent leur route, en face les vendeurs de produits séchés remballent leur marchandise.

Hong Kong se vit, se sent, s'expérience et ne se résume que difficilement en quelques lignes, en quelques mots jetés à la sortie d'un amphi. Nous pourrions disserter des heures sur cette ville qui ne s'améliore qu'avec le temps qu'on y passe, exigeante mais confortable, futuriste mais pleine d'histoire, mainstream et pourtant si culturelle. Nous pourrions bien sûr, mais ce serait vous gâcher de belles surprises.

Gabrielle Rogala, L3 Gestion
Barnabé Monnot, L3 Mathématiques

Christiania !

Saving you the cost of a plane ticket, each month Diane will take you on an exotic journey, exposing her views on distant places.

Many of you must already have heard of one of the last remaining cities of hippies in Copenhaguen where smoking marijuana and listenning to reggaie music is part of the everyday life. But there is more, that is what you should know about that place: Christiania is a community which was built on former barracks of Denmark's capital, Copenhagen, in the borough of Christianshavn. It was taken over little by little by squatters, then turned into a city of itself, with its own independent legal, political and economic system, built on security, democracy, freedom, and eco-friendly values, not letting cars inside the premises, having it own flag and it own currency. It kept developing over the years, was built anew; the People of Christiania established its own electrical, sewage, and recycling system. The main street is called Pusher Street. It mainly economically prospered on the thriving marijuana trade which was made legal from the start. Hard drugs was part of the economy initially, but because of over-

dose problems and because of the unhealthy environment it was causing, the people from Christiania decided to make it stop.

Since the government didn't agree with the establishment of such a place, it decided to interfere; they shut down the marijuana trade, started a conventional housing development, and built roads throughout the land for cars to cross through. The government wanted to see Christiania demised. Moreover it would have been a jakpot for the government to take over control of this place because of the high price of the land especially in expensive Copenhaguen. Riots took place. Indeed, Denmark citizens showed their support to the community because the one-off peaceful spirit of the place moved them. The government and the community finally agreed on the former buying the land, at a sub-market rate, while keeping its autonomy. Christiania has since then been a model for a prosperous, and independent society, however still existing thanks to the marijuana trade and dealing quite often with conflicts with the government threatening to close the community.

With freedom and tolerance as main values, the community of Christiania was able to freely develop a major art and music hub in a psychedelic spirit; and the government has come to the conclusion that having a place selling hash legally regulates the trade and diminished dealing issues for the country.

Today, this anarchist community of about 1000 residents is one of the most visited place on earth and is clearly surviving thanks to tourists which is a shame for the initial spirit and values of the place. It is loosing little by little the genuine aspect it used to have so my advice to you is to visit it soon and to build your own opinion!

Diane Husni
L3 Economie Appliquée

Bons plans

Avide de sortie dans des bars atypiques ? Nous vous proposons deux critiques rédigées par l'équipe Paris-ci.

Footsie Bar

Equivalent anglais du CAC 40. Tu l'as peut être compris, le concept : dans ce bar, comme à la bourse, l'argent (et l'alcool) est une question de timing. Plus la demande d'une boisson baisse, et plus son prix diminue (et inversement). Tiens toi prêt, guettes les écrans, le crack boursier approche (plusieurs par soirées). Varier ses consos au rythme de la bourse, c'est la beauté de ce bar. Que vas-tu privilégier ? Tes envies ou ton portefeuille ? Bercé par une musique branché, une bonne ambiance, un décor boisé rétro, le marché de l'alcool s'offre à toi. Si tu as faim, la restauration est également possible (prix fixé cette fois). Allez, si tu te sens l'âme d'un trader (ou pas), ce bar est fait pour toi. Toute carrière doit bien commencer quelque part...

10-12, Rue Daunou, 75002 Paris

Marlusse et Lapin Bar

Non loin des néons rouges m'as-tu-vu du quartier Pigalle, le coeur de Marlusse et Lapin bat à son propre rythme. Le bar semble venir d'un autre temps, celui des années 50. Dans ce bar avec chambre, le lit, la vielle commode, et le miroir teinté sur fond de papier peint démodé vous rappeleront l'ambiance de chez Papi et Mamie avec une ambiance funky et des shots en plus. Les shots ! Parlons-en. Le bar en propose une réjouissante variété. Les plus frileux d'entre vous apprécieront la paillette d'or en suspension. Les plus hardis (comme c'est le cas de notre équipe) opteront pour le Feu du Dragon, qui vous fera cracher des flammes.

14 Rue Germain Pilon, 75018 Paris

Qu'est-ce que Paris-ci ?

Paris-Ci : ce mot ne t'est certainement pas étranger. Mais qu'est-ce qui se cache derrière ce nom mystérieux ? Paris-Ci, c'est une toute nouvelle association portée par des étudiants de Dauphine. D'une idée simple au départ, celle de créer un guide de Paris à l'image d'associations des écoles de commerce telles que le Petit Paumé de l'EM Lyon ou Le Chti de l'EDHEC Lille, le projet s'est développé cette année. L'association a cherché à se démarquer en procédant à une sélection de sorties insolites publiées sur son site web. A l'origine fondée par un groupe d'amis, l'équipe s'est diversifiée. Elle compte aujourd'hui une quinzaine de membres et s'agrandit toujours.

Nos critiques sont rédigées avec humour pour faire part de l'atmosphère et de l'impression que nous ont laissé les sorties. Au delà de notre cœur de cible, les bars et restaurants, le guide projette de proposer progressivement une gamme de plus en plus large de sorties avec notamment des cafés, salons de thés, boîtes de nuit ou encore musées. Tu l'auras compris, notre équipe mène la vie dure ! Loin de n'avoir à l'esprit que l'idée de boire et manger, le Pariscien se sacrifie pour te proposer, à toi, étudiant, le meilleur des sorties aux risques et périls de sa vie ! De par la nature même de notre carnet d'adresses, qui se doit d'être original, nous en arrivons souvent à tester les cocktails les plus mystérieux (Espit Chupitos), à braver des conditions climatiques extrêmes (Ice Kube) ou encore à nous battre entre nous (La Lucha Libre) ! Toutes nos sorties sur notre site web : www.guideparisci.com.

Parisciment vôtre,

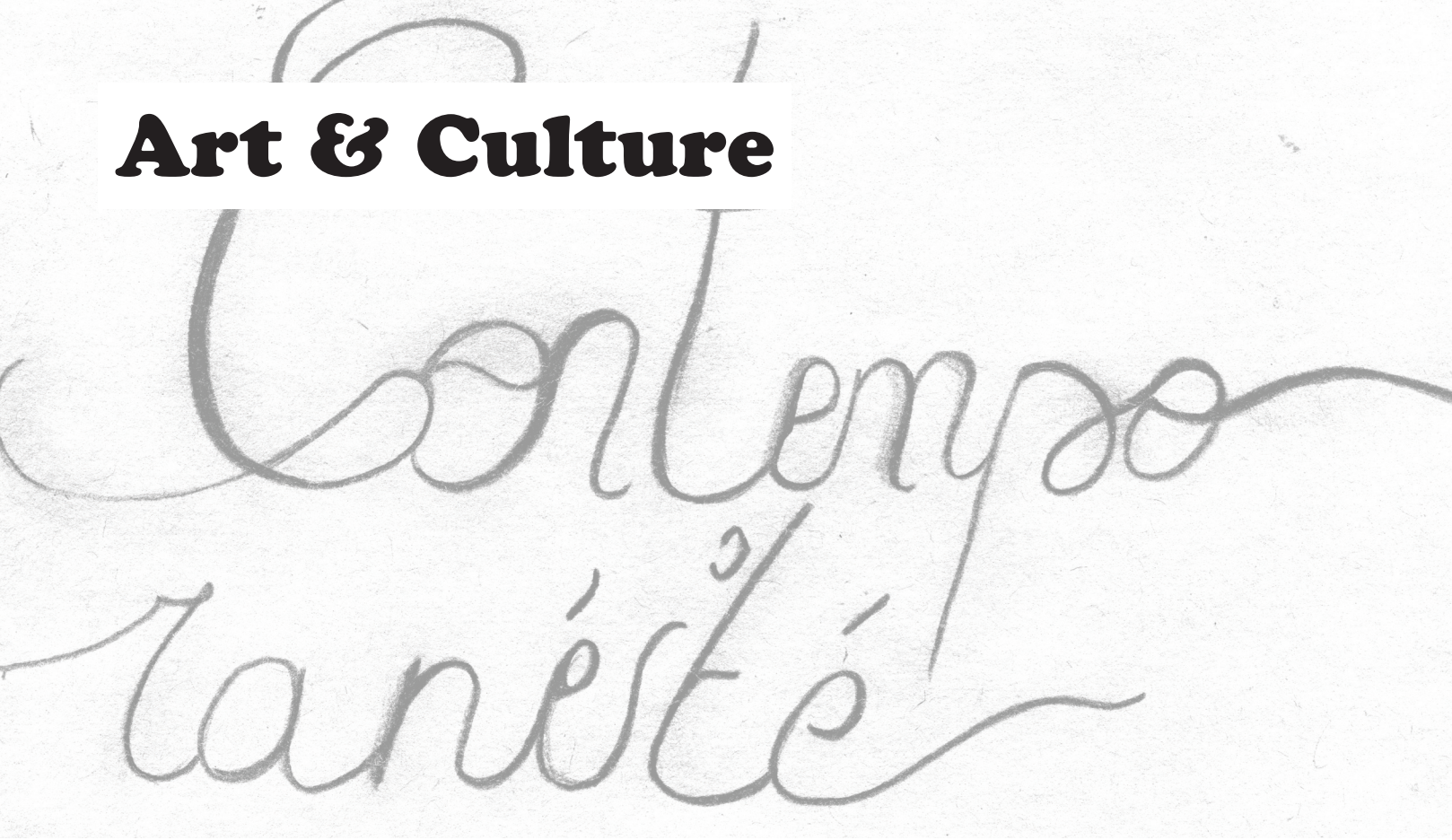
L'équipe Paris-Ci
www.guideparisci.com

iPhilo

Vous voudriez philosopher dans le métro? C'est maintenant possible avec iPhilo, la première application pour iPhone et Android consacrée à la philosophie. Retrouvez chaque semaine l'actualité commentée par des philosophes. Des élections présidentielles aux questions de société, les philosophes ont aussi leur mot à dire. Et puis, faites le test « Quel philosophe êtes-vous ? », vous saurez ainsi si dans votre vie de tous les jours, vous obéissez à la conduite d'un philosophe en particulier. Vous aurez peut-être des surprises ! Vous pouvez encore parfaire votre culture philosophique avec une batterie de quizz de philosophie. La métaphysique bergsonienne sera parfaite dans un dîner au moment du fromage. Vous en reprendrez bien un petit peu ?
Disponible sur l'App Store et l'Android Market

Agenda

- 23 mai : sortie ciné de **Cosmopolis** (R. Pattinson+ D. Cronenberg !) et de **Sur la Route**.
- 25 au 30 mai : **Villette Sonique** (Flying Lotus, The Field, Death Grips...) Certains concerts en accès libre *Parc de la Villette.*
- Jusqu'au 26 mai « **Lux Perpetua** » exposition collective (Daniel Buren, Anish Kapoor, Claude Lévêque…). *Galerie Kamel Mennour, 47 rue Saint André des Arts 75006.*
- 1er et 2 juin : **Jay-Z + Kanye West**, Watch the Throne Tour. *Palais Omnisports de Bercy.*
- 7 au 10 juin : **Hey ! O Let's Go !** Festival, cirque, musique, performance, peinture. 10€ par jour tarif réduit,15€ par jour plein tarif. Entrée libre le 7 juin. Réservation 06 49 44 85 46. *Le cirque électrique / La dalle du chapiteau. Place marquis du Vercors 75020 Paris. Métro porte des Lilas.*
- 10 mai au 21 juin : **Monumenta Daniel Buren.** *Grand Palais.*
- 12 mai au 16 juin : **Wim Delvoye** à la Galerie Perrotin. *76 rue de Turenne 75003.*
- 17 au 22 juin : « **Fête de la Musique** »
- 22 au 24 juin : **Solidays** (Birdy Nam Nam, Metronomy, Oreslan, Selah Sue, The Kills, Le peuple de l'Herbe…)
- 20 juin : sortie ciné de **The Dictator** de Sacha Baron Cohen ! (Borat, Brüno)
- 27 juin : sortie ciné : **L'Age de Glace 4** et **Bel Ami** (Re-Robert Pattinson !)



Culture de la conformité ?

« Le conformisme commence à la définition » disait Georges Braques, telle une annonce éclairée de ce qu'allait être la problématique « contemporaine ». L'art contemporain est un concept bien vaste et obscure ; tant héritier du ready made polémique de Marcel Duchamp - qui questionne les codes et les valeurs de l'art- que de la culture de masse faisant l'éloge de la reproductibilité infinie… L'art n'a jamais été aussi complexe à définir qu'à l'heure de la contemporanéité. « Contemporain » en lui même ne signifiant pas uniquement « actuel » dans le monde de l'art mais aussi « en train de se faire », un art qui se construit en synchronie avec notre époque, avec notre réalité vécue, rêvée, idéalisée voir détestée. Marc Desgranchamp, peintre métaphysicien récemment exposé au Musée d'art Moderne de la ville de Paris, est un artiste contemporain, au même titre que le plasticien Claude Lévêque, qui n'expose que des installations à la galerie Kamel Mennour, ou encore que les descendants de l'Art Vidéo initié par Nam June Paik dans les années 1960. Autant de références pour souligner toutefois une chose : si aujourd'hui chaque artiste peut se revendiquer innovant et créateur d'un style à part entière grâce à l'éclectisme inhérent à l'art contemporain, force est de constater aussi le poids toujours plus important du conformisme. Tel une chape de plomb, le conformisme s'immisce dans les formes prises par l'art, dans les problématiques traitées et même dans sa subversion ! Qui se sent aujourd'hui profondément choqué par les Vanités de Damien Hirst ou les cochons tatoués de Wim Delwoye ? La subversion se met presque au service du conformisme au sens où elle sert le marché et les collectionneurs qui n'achèteront une œuvre que si elle est porteuse d'un minimum (vital) de polémique. Nombre d'œuvres contemporaines se transforment en « art-chose », toujours assez sages dans leur transgression pour ne pas nuire à la commercialisation. Comme nous semble loin la conviction désintéressée d'un Marcel Duchamp selon laquelle l'art est révolutionnaire à partir du moment où il se heurte à l'existence, et par là même : dérange. La polémique contemporaine des années 2000 n'est bien souvent plus celle du sens mais celle du marché. Le « who's who » snob du monde de l'art est en grande partie en train de perdre le fondement de sa légitimité : le monopole du jugement esthétique comme produit d'une connaissance de l'histoire culturelle et d'un regard critique sur l'actuel. Il cède aux sirènes de l'imminence financière, ce qui abouti à un aplanissement de la subtilité du sens des œuvres…

Alors, Contemporanéité, culture de la conformité ?

Pas si sûr… A l'instar de ce personnage de

Woody Allen ironisant : « A Hollywood tout est propre, ils ne jettent pas leurs ordures ils en font des émissions de télévision. », signifiant par là que les série américaines sont bien souvent d'une qualité bien supérieure au film hollywoodien ; On peut se demander si les « grands du monde de l'art » n'ont pas su toutefois recycler à la marge quelques talents artistiques qui continueraient de travailler les problématiques fondamentales et les formes esthétiques de l'art à l'aune du monde contemporain. Car si une chose demeure, c'est bien le paradoxe au cœur de l'art contemporain. L'anticonformisme, que se soit dans la forme ou dans le fond traité, dans le signifiant ou de le signifié de l'œuvre, demeure bien vivant. Nous tacherons dans ce numéro de souligner ces artistes ou acteurs du monde de l'art qui misent sur le questionnement de la marginalité, sur le hors norme dans une démarche artistique qui se doit toujours de faire sens… même quand cela dérange… surtout quand cela dérange !

Céline Poizat, L3 LISS

L'anticonformisme à l'œuvre

« L'art est une expérience à vivre. » Cette affirmation est peut-être à elle seule la réponse aux débats multiples et vains concernant la finalité de l'art, le sens des œuvres contemporaines, le pourquoi du comment nous sommes touchés, ou non, par une démarche artistique. Dès lors inutile de se focaliser sur la conformité ou non d'une œuvre ou de nos goûts à la pensée dominante. Ce qui subsiste ? Une « finalité sans fin » de l'art dirait Kant, c'est à dire une démarche de questionnement de notre existence et de notre réalité vécue qui s'incarne, se matérialise, s'exprime dans une production visuelle concernant l'art, dans une production textuelle concernant la littérature, ou dans une production conceptuelle concernant la philosophie ! Rien ne sert donc de complexifier ou d'intellectualiser ce qui n'est qu'une pulsion créatrice, un jeu avec les codes et les normes instituées par notre société. L'Art est à la société ce que l'enfant est aux adultes ; l'utopie d'un émerveillement permanent qui pose les bonnes questions !

Courtesy Galerie du jeu de Paume./ Paris
Identical twins, New Jersey, 1967.

Courtesy Galerie LMD / Paris
Sea food, aquarelle, encre et crayon sur papier - 96,5 x 127 cm

Peinture

Eric Roux Fontaine : Peintre, photographe, poète, l'artiste questionne l'errance, le voyage, l'origine, dans leurs liens permanents à la liberté. Pour cela Eric Roux-Fontaine travaille depuis des années auprès des communautés Roms de France, d'Europe de l'Est, remontant jusqu'aux origines du peuple au Rajasthan. Plus récemment, c'est dans la selva poétique du

Courtesy Galerie Felli / Paris, Rêves anciens, mondes nouveaux 120 x 140 cm
Acrylique, poudre de marbre & pigments

Costa Rica que son regard s'est porté. Aux côtés des peuples du mythe et de la légende, l'artiste produit une œuvre onirique haute en couleurs. Telle une « invitation au voyage » baudelairienne son œuvre nous invite à revoir nos codes de lecture du monde et notre société normalisée…

Photographie

Diane Arbus : Quand on parle de marginalité, on ne peut éluder le travail incontournable de l'art du XXème siècle de la photographe Diane Arbus, qui a eu une grande rétrospective cette année à la galerie du Jeu de Paume. Toute sa vie Diane Arbus va à la rencontre de ces personnalités hors normes, que se soit physiquement (défaut physique, handicap, vieillesse, jumelât …) ou socialement (prostituées, drogués, philatélistes, transsexuels ….). La rétrospective parisienne a pris le parti de présenter un très grand nombre de clichés de manière « brute », sans organisation thématique ou chronologique préalable… Laissant les œuvres se faire le fil conducteur du regard du spectateur… En effet les images singulièrement puissantes font sens dans leur ensemble, elles affirment l' « être là » de ces êtres bizarres et marginaux au regard de la « normalité banalisée ». Ils en sont touchants et beaux sous l'œil de la photographe, pour qui « une photographie est un secret sur un secret ; Plus elle vous en dit et moins vous en savez ».

Dans la lignée des travaux de Diane Arbus : Nan Goldin, Frederico Garcia Alix, Jean Dalban.

Dessin

Fay Ku : Ou « l'éloge de l'apesanteur »

Comme un poisson dans l'eau, un papillon dans l'air, le trait de Fay Ku dessine avec grâce les contours d'un monde faussement naïf sur le papier. Car il est bien question de dessin et d'histoires ici.

On pense aux divagations de Murakami et son Kafka sur le rivage tant ces images nous projettent dans un monde à la fois réel et imaginaire. La couleur souligne la poésie des corps inextricablement emmêlés aux animaux et à la nature. L'osmose se fait en apesanteur. Force et douceur s'affrontent comme le bien et le mal, le rêve et la réalité, laissant au spectateur le soin de choisir son camp.

Et c'est avec délectation que nous plongerions bien avec ces gorgones mythiques et sensuelles qui nous entraîneraient, à coup sûr, vers d'autres rivages.

Céline Poizat, L3 LISS

Interview : Hey ! Magazine

Hey ! est un magasine iconoclaste et surprenant. Il est la proposition d'un regard qui ne cherche que le plaisir et la confrontation aux risques, aux limites, à la marginalité… dans une société qui se permet trop souvent de les occulter. Le Hey ! Magasine porte la voix de la pop culture : de la rue, du jeu, du tatouage, du dessin, de la BD, bref, un magasine contemporain, dans ce que ce dernier a de plus joueur avec les règles de la « normalité ». Jamais prescriptif et désintéressé par l'unanimité le Hey ! Magasine revendique un simple plaisir créatif : « il n'y a pas une vérité mais cent possibilités » diraient pour résumer Anne&Julien, fondateurs de la revue, citant un certain Pablo P.

D'où vient cette idée du Hey ! magazine ? De son concept ? Racontez vous !

Enfants des cultures alternatives, nous sommes des « macadamisés ». Avec au dîner des pâtes puisqu'au mur des tableaux, nous faisons partie des « possédés » par la peinture. Des obsédés d'images s'agrippant à la mémoire. Notre intrusion dans le monde de l'art date de 1990. Notre revue HEY! est un des ateliers ouverts, un véhicule de papier opposant au numérique sa force de conservation.

Pouvez vous expliquer pourquoi passer de la « revue » à l'exposition ? Et de l'exposition au théâtre vivant ?

Parler de l'art ne peut remplacer le fait de le voir. Notre démarche est une articulation « hors série », un « boucan » articulé avec souvent sur sa route le Musée de La Halle Saint Pierre. Et puis

pourquoi de l'exposition au théâtre ? Parce qu'on veut vivre avec plaisir et tenter des choses. . La troupe Hey ! va commenter l'univers de la revue et des artistes, la scène nous permet d'allier l'image, le son et la présence des corps.

Comment définir le « Modern Art et la pop culture » ?

La pop culture est la culture du consensuel au sens de ce qui fait consensus parce que cela signifie une époque. La pop culture a existé de tout temps. Donc voilà le modern art et la pop culture c'est aujourd'hui s'emparer du populaire pour dire quelque chose sur le monde, sur la société, pour prendre le contrepied. L'A.D.N. commun est bien la nature de l'énergie qui les génère. C'est un art outsider.

Le premier numéro de La Plume questionne le conformisme de l'art contemporain et le fait qu'il existe des artistes à la marge de cette contemporanéité, dont les œuvres font sens et « énergie » ! En quoi vous y reconnaissez vous et que défendez vous ?

Avec ces artistes on retourne au sentiment de découverte. Aujourd'hui, nous sommes dans une société qui étouffe le sens critique et l'art contemporain joue ce jeu la ! Depuis la fin des années 1980 l'art contemporain appartient au passé. Il avait certes une résonnance dans les années 1950 mais aujourd'hui il est passéiste, il n'est plus le reflet des générations d'aujourd'hui. En fait l'art contemporain est un intellectualisme qui soumet l'art à la pensée. Alors que nous défendons un art d'aujourd'hui qui est compulsif, c'est un vrai clash ! La pop culture revient à ce qui est organique et est capable de répondre à la virtualisation de nos sociétés depuis les années 1990.

Vous accordez aussi une très grande place aux propos d'artistes sur leur œuvre dans le magasine En quoi ce discours sur la démarche et l'identité de l'œuvre et de l'artiste est elle fondamentale ?

C'est une conviction : les rois de cette histoire sont les artistes et leurs œuvres.

Une appropriation par tous qui a un coût tout de même…

Notre prix n'a pas bougé depuis 2010… alors que celui du papier… vous irez voir ! (ndrl : prix+78% au cours de l'année 2010, baisse puis nouvelle hausse +15% début 2011) et puis la TVA a augmenté. Nous ne faisons pas un produit économique, notre éditeur ne gagne rien à nous publier…

Est ce difficile à l'heure actuelle de défendre ce type d'art marginal ?

Nous sommes à l'origine de ce mouvement vers l'ouverture, à commencer par la défense du manga et de la BD depuis 25 ans ! Nous sommes dans une société de la majorité qui est reluctante à se transformer et voir autrement… On attend donc la régénérescence de la génération de critiques d'art pour peu être enfin avoir une voix, même controversée, surtout s'il elle est critiquée…

Céline Poizat
L3 LISS

Wall of Death

Formé il y a moins de deux ans, ce trio parisien tout juste revenu d'une tournée américaine avec les Black Angels forme l'un des groupes de rock psychédélique les plus intéressants de ces dernières années. Au-delà même de la formidable puissance de leur musique alternant murs de distorsion foudroyants et passages chantés beaucoup plus calmes (presque folk), le tour de force de ces trois garçons réside ailleurs. Puisant leurs influences principales dans les atmosphères vaporeuses de groupes tels que Pink Floyd, Spacemen 3 ou le Velvet Underground, ils sont parvenus à trouver rapidement une véritable identité sonore, une cohérence dans la composition et dans l'enchaînement des morceaux.

Après trente minutes de concert au Bus Palladium le 18 février dernier, je me sens lessivé, K.O, la sensation de m'être pris un trente-huit tonnes lancé à pleine vitesse dans la gueule. Heureusement pour moi, le morceau final, très « pinkfloydien », me ramène progressivement et en douceur de ce court trip musical. Le lendemain matin, mes oreilles résonnent, mes cervicales sont douloureuses, mes orteils broyés : symptômes révélateurs d'un concert parfait et littéralement transcendant. Assister à un concert de Wall Of Death, c'est s'offrir pour moins de dix euros une dose pure de LSD, une expérience presque mystique…

Julien Moreno, L3 Economie Appliquée

La ligne Maginéole

VLAN !

La porte du respecté Docteur Diver trembla sur ses gonds peu de temps après que Plique lui eut annoncé la nouvelle. «... vais vous apprendre la réalité....» entendait-on maugréer, de plus en plus faiblement, à l'autre bout du couloir. Plique, haletant, se lança à ses trousses, assenant «Et les statistiques ? Et les STATISTIQUES ?»

Comme moi, le reste du cabinet flottait dans l'incompréhension la plus totale à la vue de cette scène bien inhabituelle pour notre vénérable institut. Dans l'entrebâillement de la porte tantôt malmenée, on distinguait une mare de papiers jetés au sol, griffonnés de rouge et de noir. Dans le petit cercle de chercheurs qui s'était formé devant la scène du crime, personne ne bougeait.

«Diver ? Partir ainsi comme une tornade ?» s'étonna Caroline.

«Plique ne manque pas d'air, il est même plutôt gonflant, mais je n'ai jamais vu Diver aussi hors de lui. Peut-être une dépression ?» proposa Thierry.

Notre pôle de recherche était passé en un temps record du statut d'avant-garde dans l'étude du comportement des nuages à celui de centrifugeuse à rumeurs. Les témoins se dispersèrent lentement, pas vraiment disposés à reprendre le travail après tant d'émotions. Il faut dire que la plupart des types ici sont des rêveurs finis, compétents mais toujours à la recherche de poésie dans leur job. Passer la journée à manipuler des ordinateurs pour simuler le déplacement de masses nuageuses peut vous envoyer «là-haut», au beau milieu de vos sujets d'étude. Je vous assure qu'il y en a qui ne sont pas encore redescendus.

En revenant vers mon poste, le «ting!» distinctif de l'ascenseur résonna à côté de moi. Lorsque la cabine s'ouvrit, un Plique décomposé vint s'appuyer sur mon épaule. De la sueur perlait lentement sur son front.

«Bien ! Bien !» dit-il en un souffle. «On oublie tout ça. C'est le moment. Tout le monde en salle de réunion.»

Le message était passé à la vitesse du vent. Le petit groupe de tout à l'heure avait trouvé des nouvelles recrues et tous voulaient comprendre la perturbation orageuse qui s'était produite chez le Docteur Diver. En face, Plique, entouré de ses sbires, respirait profondément, comme il avait l'habi-

tude de le faire avant de parler en public.

«S'il vous plaît, chers collègues, un peu de silence. Le départ du Docteur Diver est ma foi assez inattendu, mais peut-être n'a-t-il pas encore compris la portée du procédé que nous avons développé. En effet, mon équipe et moi-même travaillons depuis plusieurs semaines à un concept révolutionnaire qui sera présenté dans quelques secondes... à la télévision.»

Plique est du genre à sacrifier la confiance de ses collaborateurs pour faire de l'effet. Ce coup-ci, il avait donc décidé de prévenir les media avant nous, pensant s'attirer les bonnes grâces de la Caméra en offrant l'Exclusivité. Dans sa main la télécommande tremblait, mais il parvint à trouver le journal télévisé dans les limbes de notre vieille «cathodique».

Dans le poste, un présentateur bonhomme plissa les yeux à la vue d'un mot non identifié sur son prompteur.

«La nephologie, une ramification particulière de la météorologie, tente d'étudier la formation et le comportement des nuages. Science songeuse par définition, certains de ses spécialistes ont développé une approche entièrement nouvelle au problème des nuages radioactifs. Reportage.»

Contreplongée sur notre immeuble. Ton irritant du stagiaire reporter.

« 'BON VENT !' Cette phrase anodine et presque ringarde prend une toute autre dimension dans la bouche d'un nephologue, surtout dans un contexte de crise atomique. En effet, le Professeur Plique, chef du NUAGE, cabinet de Nephologie Universitaire Appliquée à la Gestion de l'Environnement, dit avoir trouvé la solution à la dispersion des particules radioactives.»

Plique face caméra, plan américain.

«Cela semble incroyable, mais nous allons pouvoir résoudre deux problèmes majeurs en même temps. Nous avons d'un côté un nuage radioactif qui se balade assez aléatoirement, en fonction des vents, et de l'autre un déficit énorme en énergies renouvelables.»

Images de synthèses explicatives, retour de la voix lancinante.

«Le concept est simple : se servir d'une ligne d'éoliennes, longue de plus de 30 km, érigée en Alsace, qui servira de 'ventilateur' géant afin de repousser le nuage.»

Plique de nouveau dans le champ. Même sourire de fierté que le Plique avec nous en salle de réunion.

«Nous l'avons appelée la Ligne Maginot, en l'honneur de la défense française lors de la Deuxième Guerre Mondiale».

Le départ du pragmatique Diver se comprenait en effet un peu mieux. La «clique de Plique» avait une fois de plus bossé en solo. Et la présentation d'un projet aussi bidon ferait passer notre laboratoire pour un ramassis d'illuminés qui sauvent la planète à coup de décisions tout droit sorties d'un comic book.

Le reportage toucha à sa fin. Un Plique surexcité vint faire le tour des personnes présentes pour sonder l'opinion et petit à petit tout le monde regagna son clavier. Dans l'heure qui suivit, le plan de Plique fut rebaptisé par la communauté du web en «Ligne Maginéole» et on vit apparaître sur différents sites d'informations des titres comme «La Ligne Maginéole : est-ce de l'air ?» ou même «Rubrique nephologique : enterrement prochain des nuages radioactifs». La blogosphère s'empara elle aussi très vite du sujet, montant en un rien de temps des centaines de vidéos parodiques assez bon enfant. Dans l'ensemble, la population était divisée, hésitant entre se rallier tout de go à l'opinion de scientifiques dont on ne connaissait même pas l'existence il y a trois heures, ou bien rejeter en bloc une idée aussi incroyable. 0 ou 1. Un sondage paru quelques dizaines de minutes après le JT donna 52% des Français favorable à la «solution Plique». Le relatif enthousiasme à ce plan capillotracté était pour moi un soufflé qui aurait vite fait de retomber.

Mais à la fermeture, l'action du plus grand fabricant d'éoliennes avait grimpé de 10 points. Entre temps, nous avions reçu la visite de Richard Bernoti, ministre de l'énergie, accompagné de nombreuses caméras. Tout sourire, il annonça que la ligne Maginéole était une «excellente nouvelle».

Devant son écran, le Dr Diver fulminait d'avoir vu la tête de Bernoti dans ses laboratoires. Il repartit dans la seconde au NUAGE et ne mit pas bien longtemps à localiser le ministre.

«Avant toute chose, Docteur Diver, je dois vous féliciter pour votre travail remarquable sans lequel la Ligne Maginéole n'aurait pu être envisa...»

«Du vent ! Du vent ! Vous n'imaginez pas qu'une misérable ligne d'éoliennes vont repousser à

elles seules un nuage ! A quoi jouez-vous bon sang !»

Bernoti prit alors le ton de la confidence :

«Vous savez ce qui traîne autour de nous ? La menace fantôme ! Des petits atomes tout verts qui vous sautent au cou sans même que vous ne puissiez les voir. Nous voulons rassurer. Montrer que la lutte est bien visible. Qu'un mur d'éoliennes protège la France contre l'envahisseur !»

«Mais c'est complètement inutile ! Tout comme Plique, vous tentez désespérément de fuir la réalité! Faites donc preuve de courage, mais oui! acceptez d'investir des milliards dans un projet aussi stupide, une illusion de contrôle. Et laissez-vous une porte de sortie pendant que vous y êtes, un Plique frais et dispos pour ramasser les ordures qui vont vous pleuvoir dessus, le paratonnerre idéal. Mais vous n'aurez pas un gramme moins de 'petits atomes verts' au seuil de la France !»

«Et les statistiques ?» tenta Bernoti.

Diver fut comme foudroyé. Pour la deuxième fois de la journée, ce n'était pas un courant d'air qui avait fait valser la porte autour de ses gonds.

Ce lundi 4 mai, la France est en ébullition. Cela fait deux mois que nous avons terminé de construire la Ligne Maginéole. Pourtant, un sentiment de peur panique a pris le contrôle de la population. La «fierté nationale», l'aboutissement de l'enterrement du nucléaire, dont la tombe fut creusée par l'énergie de l'air, se tient droite à côté du Rhin. Devant l'efficacité supposée d'une telle installation («comme pour les banques Américaines», dira un observateur, «too big to fall !»), on n'a pas jugé utile de prévoir un plan de sûreté. Les éoliennes, moteurs débridés, tournent à plein régime. Au cas où, seulement.

Parce que oui.

Le nuage vient de l'Ouest.

Barnabé Monnot, L3 Mathématiques Appliquées

Ginsberg, le subversif

Nous sommes en 1956 lorsque Ginsberg publie Howl et brise ainsi certains tabous jusqu'ici profondément ancrés dans la société américaine. Symbole de la « Beat Génération », mouvement de révolte contre le respect des valeurs établies, Ginsberg critique vivement le conformisme américain envers un « matérialisme sans imagination » qui n'aura d'autre effet que de conduire le peuple à mener, comme il la nommait ainsi, une « existence végétative ». Howl nous transporte dans un univers en proie à la folie, la drogue, l'homosexualité, le sexe pendant que les mots abrupts mêlés aux phrases fleuves de l'auteur nous lancinent sur un rythme de jazz. Si vous aimez les propos licencieux, graveleux voire lubriques accompagnant une prose regorgeant de mélodie et de consternation, vous serez servis. Mais à travers sa subversion, Howl est avant tout une ode à la liberté d'expression maintes fois controversée dans les écrits littéraires des années 50 aux Etats Unis. Le procès très médiatisé qu'il déclencha, et qu'il remporta, a montré toute l'importance de la transgression des valeurs et la réaction de la société à celles-ci. « Sacré la langue la queue la main le cul ». Beaucoup ont trouvé ça obscène. Ginsberg le qualifierait plutôt de « bombe à retardement psychologique qui continuerait à exploser dans la conscience américaine ».

Il a réussi.

Hugo Matricon, L2 DEGEAD CEJ

Tu seras l'accident sur ma route
La blessure sans espoir
Le soleil caché entre les gouttes
La lumière dans le noir

Au-delà des décombres
Une guerre sans but
Ne restent que les ombres
C'est pour toi que je lutte

Tu seras la clé et tu tiendras les chaînes
Je donnerai les coups, scinderai la peine
Seul l'amour fera loi

De tous mes poèmes tu seras la cible
La seule chose qui me soit impossible
C'est de vivre sans toi

Dauphinois Anonyme

Le Club Photo s'associe à La Plume pour vous présenter ces quelques photos prises par nos membres! Dans chaque numéro de La Plume, vous retrouverez un regard dauphinois sur le monde qui nous entoure.

2012 : Un cru sportif d'exception

En ce mois de Mai vient le temps du bilan sportif dauphinois pour l'année universitaire 2011-2012. Deux grandes épopées se sont cette année démarquées, véritables « Coups de Coeur ».

D'abord c'est le Volley Féminin qu'il s'agit de féliciter. Toute l'année l'équipe 1 a tout écrasé sur son passage. Une force illustrée par une vidéo postée par l'AS de Sciences Po dont une des joueuses, vaincue et désabusée, avouait : « Les filles de Dauphine, elles sont en groupe, jouent quasiment toutes en club, hyper-grandes, on pouvait rien faire » . Une dynamique confirmée par l'épique victoire en finale de Championnat de France 3 sets à 0 face à l'INSA Toulouse. Bravo !

La folie sportive a aussi envahi Porte Dauphine à l'occasion du parcours, jamais vu depuis 2003, du RugbyDo. Leader en phase de Poules, le RugbyDo enchaine en Championnat de France avec un Huitième en terre bretonne (ENSTA Brest) et un Quart valeureux face à l'INSA Toulouse (20 à 19). Un match qui laissait déjà entendre, pour Adrien Saguet-Millerand que « le pari est déjà gagné, l'exploit est accompli, venir battre Toulouse sur ses terres n'était pourtant pas une mince à faire ». L'engouement pour la Demi-Finale face à INP Toulouse à Paris avec une foule de Dauphinois ne permit toutefois pas à l'équipe l'accès à la finale malgré un coup de folie en fin de match avec un joli essai. Félicitations au RugbyDo, on en veut encore !

En plus, on pourrait citer et congratuler notre Champion National de Tae-Kwon-Do, Christophe Dubois, mais aussi le Foot masculin toujours en course, les Rugbydettes, ou encore le Tennis Dauphinois encore une fois à la hauteur. L'engagement sportif à Dauphine est toujours aussi fort, et, à l'image d'autres Écoles ou Grands Établissements, mériterait sans doute une meilleure comptabilisation dans les différents crédits ECTS...

Jean Sesques
L2 DEGEAD

Lumière sur : Le football américain

Alors que les fans se remettent à peine du traumatisme de voir les Patriots de Tom Brady (Le « beau gosse ») être battus par les New York Giant du « petit » Eli Manning, d'autres plus modestes commencent tout juste à faire chauffer le cuir du ballon et à réagir au son strident des « HUT » du quaterback.

Mais revenons à la base, qu'est-ce que le Foot US ? Contrairement à nos confrères de W9, nous ne vous ferons pas l'amas informe de règles qui vous sembleront inabordables. Ce sport, c'est d'abord l'âme de l'Amérique. Une histoire d'hommes qui se battent pour avancer avec au milieu d'entre eux des superstars, chefs d'orchestre, qui éjectent un Graal à des vitesses et des distances toujours plus vertigineuses. Le tout dans un show fidèle à l'Amérique et son goût pour la démesure, une ambiance survoltée qui laisse croire aux histoires de contes de fées d'hommes plus chanceux (talentueux ?) capables de toutes ces prouesses.

Une sorte de rugby auquel on aurait rajouté des règles compliquées, la passe en avant et les concerts de Madonna ? Ce serait là une grave erreur que de réduire le football américain à cette description simpliste. Pour beaucoup, c'est d'abord le sport d'une civilisation qui lui permet de s'épanouir et de passionner la foule. Ensuite, c'est aussi l'espoir d'une réussite accessible pour des milieux défavorisés qui voient les success stories de la NFL comme des idylles accessibles. Encore faut-il travailler ! Ou se doper ? Non, car malgré sa réputation de « tueuse », les sportifs sont de moins en moins bourrés d'antidouleurs et subissent d'ailleurs plus souvent des blessures. Cassons ce préjugé.

Vous l'aurez compris, ce sport mérite de l'attention car il crée en premier lieu un lien indéfectible entre les hommes qui le pratiquent ensemble. Les rêves viennent ensuite. Et pour vous, Dauphinois, le rêve est désormais accessible avec la création d'une équipe au sein même de l'Université qui irait parfaitement avec votre dernier Abercrombie et la casquette NY que vous venez d'acheter. Venez donc tâter la balle un mardi midi avec l'ensemble de l'équipe qui sera ravie de vous faire mordre la moquette (synthétique) pour vous accueillir sous les clameurs du « DAUPHINE » qui fait l'hymne de l'équipe. Une fois intégré, vous serez ravis de participer à tous les entrainements pour ainsi découvrir que lancer un ballon à 40 yards, c'est une prouesse.

Néophytes comme Amateurs sont les bienvenus ! Rejoignez-nous ! (American Football Dauphine sur Facebook ou M. Cressy au 06 50 59 04 71)

Fred Lucas, L2 DEGEAD CEJ

Coup de cœur : Friday Night Lights

Dauphinois, Dauphinoise, si tu as été fan des séries à l'eau de rose comme Les Frères Scott mais que depuis tu as grandi, celle-ci est faite pour toi. Testostérone et sueur au bout du chemin. Plongé dans l'univers texan chauffé à blanc par la passion du football, cette série ultra réaliste enseigne les bases de ce sport de combat et vous plonge dans un Texas inexploré et effrayant de sauvagerie. Une immersion humaine et sportive à ne pas manquer !

EQUIPE	ADVERSAIRE	RESULTAT	NIVEAU	QUALIFICATIONS
Basket H	UPMC	V 82-62	1	Champions IDF
Foot H	-	-	1	Quart de Finalistes Championnat de France
Hand H	PUL Vinci	V 22 - 17	1	-
Rugby H	INP Toulouse	D 16 - 11	1	Demi-Finalistes Championnat de France
Volley F	INSA Toulouse	V 3 - 0	1	Championnes de France
Volley H	Poitiers	V 2 - 0	1	7ème Championnat de France
Tennis H et F	-	-	-	Demi-Finalistes Championnat de France

Débat de société

La nouvelle prostitution dauphinoise

La porte Dauphine n'est pas seulement connue pour abriter l'université du même nom mais surtout pour être la plaque tournante d'un vaste réseau de prostitution qui selon certains « gangrène l'image du Bois de Boulogne ». En effet, de nombreux parisiens ont tendance à oublier, au grand désespoir des étudiants de Paris IX, le rayonnement culturel et intellectuel qui émane de leur université de renom, obscurci par maintes histoires sordides de rapports sexuels masculinisés aux accents infantiles.

Fini les ballades familiales au Bois de Boulogne les après-midi de dimanche ensoleillés, bonjour Porte Dauphine lieu mythique de prostitution masculine où de jeunes albanais côtoient certains riches propriétaires de l'opulent XVI arrondissement. Il suffit de se rendre quelques kilomètres plus loin autour d'un des clubs sportifs les plus huppés de Paris (Paris Racing Lagardère) pour être frappé par la coexistence de deux mondes que tout oppose : la richesse contre la misère, l'aisance contre l'assistanat. Les prostitués font désormais partie intégrante du paysage bucolique du bois.

Vous pouvez flâner au gré de vos envies : de ce côté vous trouverez l'allée des garçons, de l'autre celle des transgenres. Faites votre choix. Mais derrière le sourire au coin des lèvres que l'on peut porter devant le folklore de la situation se cache une extrême précarité qui fait le bonheur de proxénètes de plus en plus nombreux. Maintes associations telles que Médecins du monde ou Act-up dénoncent vivement la loi pour la sécurité intérieure de 2000, ou « loi Sarkozy », qui condamna le racolage passif et qui eut pour conséquence le recul des travailleurs du sexe dans

des contrées toujours plus isolées et sordides ne permettant plus aux associations d'effectuer des campagnes de sensibilisation notamment contre le virus du sida ou l'usage de stupéfiants. La politique de réduction des risques : distribution de préservatifs, bus de prévention, évolution vers un système de soin furent réduits à néant. Beaucoup d'experts arguent que la loi n'a fait que déplacer le problème : on a observé une migration des prostitués vers la toile. L'internet ou nouveau lieu de commercialisation des corps.

Autre évolution inquiétante, une étude récente montre que le nombre de jeunes adultes se prostituant occasionnellement pour arrondir les fins de mois ne cesse d'augmenter. Vendre son corps apparaît comme un moyen très lucratif. Les jeunes drogués se prostituant par pure nécessité décris dans le livre mondialement connu « Moi Christiane F. 13 ans droguée prostituée» cèdent le pas à de nouvelles recrues guidées par un simple souci de matérialisme. Phénomène que l'on retrouve d'ailleurs dans moult films hollywoodiens avec la nouvelle génération « d'escort-boys » qui partent à l'assaut de femmes mûres lasses du calme plat qui règne au sein du lit conjugal.

Une nouvelle manière de vendre son corps et les récents débats sur la réouverture des maisons closes accompagnent la banalisation « plus vieux métier du monde » pour en faire, qui sait, un métier d'avenir ?

Alors un jour, sans doute, nous irons au bois.

Hugo Matricon, L2 DEGEAD CEJ

La dictature des notes

A l'heure où les résultats des examens sont tombés, où certains étudiants en ressortent fiers pendant que d'autres semblent perdre pied en noyant leurs soucis dans des soirées trop arrosées, il y a lieu de s'interroger sur les pratiques de notation dans le système scolaire actuel. Qu'elles soient sur 20 dès le collège ou concrétisées par une lettre à l'école primaire, les notes, nombres honnis aux heures où le bulletin prend la route de la demeure familiale, sont profondément ancrées dans notre « société du chiffre ».

Il apparaît évident que la note participe à la « culture impérialiste de la mesure », de la rationalisation à outrance dans laquelle se mue notre société. La substitution du qualitatif au quantitatif communément appelée « pédagogie bancaire » tend à développer une stratégie plutôt qu'à progresser. Voyez donc cette stratégie que nous adoptons tous à la sortie d'un devoir : imaginez-vous, sortant d'une épreuve de mathématiques, les ongles rongés par le stress de n'être pas parvenu à dépasser la troisième question, fatidique. Mais à quoi bon se raccrocher : une petite amie ? Elle vous a quitté. Un camarade ? Il vous annonce, désespéré, qu'une seule question lui a échappée. C'est alors qu'un dernier raisonnement illumine votre journée obscurcie par ces équations non résolues : « Mais c'est bon, j'ai eu 16 en sociologie, cela rattrapera mon 4 en mathématiques ! ». Voyons-nous, cartésiens en herbe que nous sommes, que cette dictature des notes nous incite à développer une véritable stratégie pour pallier nos carences, nous écartant ainsi du chemin de la compréhension et de la progression.

La note sert cette société de performance où l'on en vient même à mesurer la durée du coït ou le nombre d'orgasmes par pur souci de comparaison. Mais la notation omniprésente décrit les dérives plus générales de la société contemporaine : cette obsession du quantitatif. Qui de nous ne s'est jamais amusé à noter le physique de ses camarades de classe ? Exemple à première vue stupide mais tout du moins frappant. Nous transformons des traits esthétiques, qualitatifs, en nombre pour ensuite faire un classement des plus jolies filles pour répondre à ce souci de concurrence que l'on nous a enseigné.

Ces dernières années, plusieurs colloques se sont formés afin de repenser le système éducatif national qui semble, à travers sa « sélection par les notes », décourager davantage les étudiants que les inciter à travailler. Un exemple parlant est une initiative nommée « Mouvement contre la constante macabre » portée par le mathématicien André Antibi. Selon lui, nos enseignants en proie à la pression de la société se sentiraient obligés de donner un certain pourcentage de mauvaise notes, appelé « **constante macabre** », sous peine d'être considérés comme peu crédibles voire laxistes à l'égard de leurs collègues. Une enquête importante menée auprès de 3010 professeurs montre que 96% d'entre eux admettent l'existence de cette constante.

Ce résultat théorique se retrouve communément en pratique, les administrations universitaires ayant une fâcheuse tendance à relever

les bretelles d'enseignants de classes ayant une moyenne jugée trop élevée.

Et si l'on vous parle de loi normale ? Une émulation vous envahit, les fractiles fusent pendant que vous centrez et réduisez mécaniquement. Plus sérieusement. André Antibi a montré dans sa recherche que les professeurs avaient tendance à évaluer de telle sorte que la distribution des notes suive une loi gaussienne. La dictature du tiers est en route : un tiers de mauvais élèves, un tiers de moyen, un tiers de bon. Votre espérance d'annoncer à vos parents le regard haut et fier vos brillants résultats s'évapore pour tendre vers le nombre 10, vous rattachant ainsi à la catégorie des « moyens ».

On peut s'interroger sur les solutions possibles afin de combattre cette évaluation porteuse de tensions entre enseignants et élèves, source de dégâts chez ces derniers qui se perdent dans les abîmes des soirées estudiantines mais surtout chez les plus jeunes que le décrochage scolaire n'épargne pas. De nombreux professeurs soutenus par le Ministère de l'éducation nationale, 30 000 à l'heure actuelle, prônent une « évaluation par contrat de confiance » (EPCC). Selon eux, l'enseignant devrait restaurer un climat de confiance avec ses élèves en veillant à leur annoncer clairement les points sur lesquels portera leur évaluation et quelles compétences seront attendues afin que leurs efforts de travail ne soient pas fournis vainement. En bref, les profs n'auront plus à « organiser un naufrage pour identifier les bons nageurs »! Finis les pièges ! Cette méthode s'inspire essentiellement du modèle américain qui évalue ses élèves sur les compétences qu'ils doivent connaître.

Imaginez ! Tout étudiant assidu pourrait obtenir un 20/20 sans que l'on se mette à hurler à la dévalorisation de l'enseignement. Mais cela signifierait aussi adieu aux soirées de fin de partiels où l'on, selon l'adage, « boit pour oublier »! Adieu les enlacements, étreintes consolatrices pour oublier la noyade ! Adieu les sorties prématurées auxquelles on s'abandonne la veille d'un devoir que l'on prédit raté !

Le jeu en vaut-il la chandelle ?

Hugo Matricon, L2 DEGEAD CEJ

Féminisme castrateur ou machisme frustré ?

On a tous en tête Carrie Bradshaw et sa fameuse chronique New Yorkaise sur les déboires amoureux et sexuels de la femme du vingtième siècle. On s'est toute à un moment donné identifiée à ce personnage et on en a toute à un moment donné tiré une certaine fierté… Une fierté aussi à s'inscrire dans la lignée féministe des années 1960, de la liberté de la femme, de la liberté sexuelle, de la liberté de vivre en somme…

Toujours est-il que chemin faisant, le constat de liberté n'est pas si parfait. Le boudoir intime de la femme libérée n'est pas si rose… Entre 45 paires de chaussures et 18 amants… il y a comme un boumerang qui fait « raisonner » les creux affectifs, comme s'il y avait un nouveau pléonasme à dire « libre » et « seule » au vingt et unième...

Mais où avons nous merdé dans notre quête de liberté ?

Le féminisme, utopique pourrions nous dire, dans son intransigeance permanente à s'émanciper, en a oublié le besoin fondamental de toute femme de se laisser rêver à l'amour… L'enfer est pavé de bonnes intensions. Ce grand concept aujourd'hui désenchanté, n'en est pour autant pas moins nécessaire pour supporter l'absurdité permanente de notre humanité quotidienne. De Hamlet à Beckett, la chose est prouvée ! La liberté de la femme s'est posée comme la garante de nouvelles possibilités de vies professionnelles, de nouvelles opportunités, de nouveaux temps d'existence… Pour autant, l'on a peu su mesurer le degré de maitrise de leur existence que les femmes ont progressivement pris l'habitude de pratiquer. Car toute liberté trouve son pendant dans l'insécurité, la mouvance permanente que prend l'existence. Pour parer cela le féminisme ne se s'est pas fait seulement libérateur mais aussi castrateur ; comme pour mieux se protéger de tout ce qui pourrait le mettre en danger, à commencer par les hommes puis les autres femmes. Avez vous déjà vécu une semaine entourés de femmes ? Un panier de crabe. Fuyez !

Mais c'était oublier que se sont les hommes, et tout ce qui était culturellement construit autour de l'idée rassurante de la masculinité, qui créait les conditions d'un abandon possible de soi lors de bref instant de ce sentiment d'amour et d'échange. Un équilibre que le vingt et unième siècle semble avoir perdu… On en viendrait même à hurler de tous nos aigus « où sont les hoooommes ? ». La tendance actuelle est celle de la féminisation esthétique de toutes les iden-

tités. Pour autant la pensée n'a jamais été aussi masculine et rationnelle. Alors voilà, les hommes s'adoucissent et se prennent au jeu de la séduction, du paraître et les femmes s'endurcissent et mènent leur vie dans l'ascétisme sentimental…

Tout cela n'est pas très sérieux… À l'instar de Bridget Jones plus que de Wonder woman, le soupire des sacrifices insoupçonnés que l'on paie aujourd'hui porte un vent de lassitude et de déception. Le naturel revient au galop et les femmes passent finalement leur temps, du haut de toute leur indépendance (méritée !!) à chercher l'homme qui les rassurera, celui qui trouvera la faille poétique et ne tentera pas de la brimer. Mais Mallarmé semble encore avoir raison « les femmes sont les sœurs des roseaux massacrés ». Et les hommes, brimés, castrés dans toute leur masculinité, jouent aujourd'hui le jeu auquel nous avons nous même imposé les règles… un jeu de l'éphémèrité dans lequel papillonner ne nous donne très vite plus le sentiment de liberté. Une masculinité frustrée qui prend revanche dans l'affection d'un soir, dans l'illusion d'une attention, dans une sensibilité toujours vide… mais qui a une douce justification toute trouvée : le désir voyons… de nous libérer !

Avec un éternel retour de la déception à trouver l'amour qui adoucira la dureté de son apparente liberté la femme finit par fermer la brèche poétique de son intériorité, puisque plus aucun homme ne voit l'intérêt d'écouter à long terme, les douces formules qui perlent à leurs gosiers… (cf Ponge). Voilà, l'amer goût de la liberté.

Céline Poizat, L3 LISS

Remerciements

A la toute fin de ce premier numéro, nous voudrions adresser des remerciements particuliers à ceux qui nous ont soutenus et conseillés et tout spécialement :

Illustrations fournies par Hugo Clémenceau (http://fr.wix.com/hugoclemenceau/hc)

Une invitation

La Plume est tellement fière de vous offrir son premier numéro qu'elle souhaiterait tous vous rencontrer le vendredi 25 mai lors d'une soirée organisée en collaboration avec Parisci, association dauphinoise que nous vous présentons dans les pages Bons Plans. Venez nombreux !

Ne manquez pas non plus de nous suivre sur laplumedauphine.fr, @LaPlume_Dauphin et sur Facebook !

La Plume vue par ...

Hugo Clemenceau